

Avant-propos de Sébastien Fath¹

Billy Graham, la fabrique de l'espérance

À quoi bon redécouvrir aujourd'hui cette traduction française de l'autobiographie de Billy Graham (1918-2018) ? Lorsque *Just As I Am* est paru pour la première fois, en 1997, aux éditions HarperCollins Worldwide, une traduction française paraissait la même année, publiée par la maison Eternity Publishing House, en 766 pages rondement menées. Depuis 1997, le monde a changé. L'évangéliste américain Billy Graham, apôtre mondial de la conversion chrétienne, « pasteur de l'Amérique » (Grant Wacker) et chapelain officieux de quasiment tous les présidents des États-Unis depuis Eisenhower jusqu'à George W. Bush, s'est retiré peu à peu du devant de la scène, avant de rendre l'âme le 21 février 2018, dans sa centième année. Une génération après la parution de *Just As I Am*, le nationalisme chrétien, dont Billy Graham s'était de plus en plus distancié, a désormais pignon sur rue outre-Atlantique, au risque de remplacer le marqueur de la conversion par celui des racines. Plus fragmenté, mais aussi déserté par une partie de la jeunesse, l'évangélisme états-unien, particulièrement au sein de la classe moyenne blanche, est aujourd'hui en crise larvée. Sans figure unificatrice.

Et pourtant. Si le monde a bien changé, en effet, si bien des « idoles » évangéliques ont été déboulonnées, de Ted Haggard à Ravi Zacharias en passant par Bill Hybels, l'étoile de Billy Graham, elle, reste brillante. Jusqu'à cet astre gravé dans le

¹ Sébastien Fath est historien, sociologue et chercheur au CNRS au sein du groupe Sociétés Religions Laïcités. Il a consacré plusieurs de ses travaux aux rapports entre évangélisme américain, culture et politique.

marbre du Hollywood Walk of Fame, à Los Angeles, non loin de ceux de Julie Andrews et du groupe The Doors. Mise en place le 15 octobre 1989 au 6901 Hollywood Boulevard, l'étoile est certes ambivalente. Quel sens lui donner ? Au niveau le plus superficiel, elle témoigne, pour le moins, d'une reconnaissance pour l'impact social, culturel, religieux, cathodique du télévangéliste planétaire. Une étoile à laquelle sont venus rendre hommage des millions de visiteurs, à l'image de l'évangéliste et pasteur français Cospiel (Pierre Bodin), le 26 septembre 2024. La photo, postée et *likée* sur le compte Instagram de Cospiel, atteste d'une transmission. Elle illustre – par-delà le fossé d'une génération – des continuités, des échos, et la popularité persistante, jusqu'à Instagram et Tik Tok, de l'auteur de *Just As I Am*. C'est qu'en matière de fabrique de l'espérance, Billy Graham reste une référence. Figure de proue mondialisée d'un protestantisme évangélique soucieux de « nouvelle naissance », moteur, depuis la fin des années 1940, de 417 campagnes d'évangélisation taillées XXL, Billy Graham a laissé une marque sans pareille dans l'histoire de l'évangélisme au vingtième siècle et dans celle de ce début de troisième millénaire. Dans les enquêtes annuelles que l'institut Gallup a conduites pour demander à la population américaine de désigner les personnes les plus aimées et les plus admirées, Billy Graham est apparu à 61 reprises dans le top 10. Record absolu.

Immensément populaire aux États-Unis, mais aussi accueilli avec ferveur et attente par des foules du monde entier, il a écrit une page d'histoire paradoxale du christianisme contemporain ; à l'heure où la sécularisation du monde occidental progressait à grande vitesse, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, beaucoup de grandes Églises ont commencé à se vider. Voire à fermer boutique. C'est pourtant au cœur de cet « âge séculier » (Charles Taylor) que l'évangéliste *globe-trotter*, quant à lui, a revendiqué « conduire à Christ », via repentance et conversion, des millions d'individus en quête de nouveau départ. Son héritage, commenté et débattu, est colossal. Billy Graham n'a pas été remplacé, pas même par son fils Franklin, pourtant successeur officiel à la tête de l'organisation Billy Graham, la BGEA. Dans de nombreux pays, dont la France et la Suisse, et dans toute la francophonie, l'évangéliste états-unien a laissé une marque durable. Ainsi, bien des convertis ou bénévoles de la campagne « La Vie m'intéresse », tenue par Billy Graham au

Palais Omnisports de Bercy (Paris), en 1986, restent aujourd'hui engagés dans la vie du christianisme francophone. C'est le cas, par exemple, du pasteur Éric Célérier, fondateur du Top Chrétien puis directeur d'IC News, qui puisa inspiration et ambition lors de cette campagne de Billy Graham en France. Bien des participantes et participants du congrès des cinquante ans du « mouvement de Lausanne », à Séoul, se sont aussi souvenus, en septembre 2024, que c'est Billy Graham et son organisation qui ont mis en place, en 1974, le Mouvement de Lausanne pour l'évangélisation du monde.

Billy Graham n'était pourtant pas lisse et parfait, loin de là, au contraire de ces personnages fades et sans défaut créés aujourd'hui par l'Intelligence artificielle. Il n'était pas non plus un « pape » infaillible, même si l'on a pu le comparer, à des fins pédagogiques, au chef de l'Église catholique romaine. Ni pontife, ni avatar issu d'une IA, il était le fruit d'un autre type d'intelligence. L'évangéliste américain avait ses failles, ses zones d'ombre. Certes, il a précocement su résister à la tentation de l'enrichissement personnel (chapitre 8) en mettant en place, dès 1950, une organisation destinée à éviter un afflux de dons portés sur sa seule personne – ce qu'on appelle les *Love offerings*. Mais sur d'autres terrains, il n'a pas toujours évité les pièges. Des historiens et sociologues ont pointé, à raison, son goût trop prononcé, lors de la première phase de la Guerre Froide, pour une certaine popularité nationaliste. Champion chrétien du « monde libre » face au bloc communiste, il a servi, pendant vingt-cinq ans, de porte-étendard à une cause politique conservatrice qui débordait de sa mission explicite. Il n'a pas non plus toujours su résister aux sirènes de la politique politicienne, jusqu'à une proximité trop prononcée avec le président des États-Unis Richard Nixon, conclue par le scandale du Watergate (1974). La démission de Nixon marqua un coup d'arrêt brutal et définitif à la tentation de se faire « Raspoutine évangélique », conseiller de l'ombre. Longtemps trop obnubilé par les chiffres de conversion – comme si l'on pouvait comptabiliser les noms du « Livre de vie » –, il a pu aussi, comme beaucoup, céder aux sirènes d'une forme de *star-system*. Au risque d'être transformé en produit d'appel d'un évangélisme formaté où tout est fait pour protéger la « marque » Billy Graham. Qu'il était beau, élégant, élancé, éloquent, convainquant, énergique et souriant, l'« ange Gabriel en gabardine » (France Soir, 4 juin 1955, lors de la campagne du

Vélodrome d'Hiver) ! Promu gendre idéal dans des millions de foyers, l'évangéliste aux yeux bleus avait tout pour briller. Non sans parfois risquer d'être englouti dans ce *fame monster* – monstre de popularité – chanté par Lady Gaga (2009). Enfin, l'évangéliste *globe-trotter*, à ses heures de gloire, a souvent négligé sa vie de famille, en dépit de campagnes de publicité complaisantes qui cherchèrent, année après année, à le présenter comme un *family man* exemplaire.

Mais ce que nous apprend *Tel que je suis* (*Just As I Am*), c'est aussi que Billy Graham a su se remettre en question. Admettre ses fautes. Et travailler ses angles morts. Cette autobiographie fleuve reprend le titre d'un cantique célèbre, chanté lors des « appels de l'autel » où les convertis étaient invités à s'avancer pour que l'évangéliste prie pour eux. Ce chant met l'accent sur l'incomplétude de la condition humaine, marquée par la limitation, le mal, ce que la Bible appelle le péché. Sous cette bannière, l'autobiographie de Billy Graham, écrite à plusieurs mains, n'a pas toujours évité le plaidoyer *pro domo*. Mais elle a su, la plupart du temps, résister à la tentation hagiographique, montrant contradictions, évolutions, apprentissages. Avec un goût d'authenticité qui a contribué à son large succès de librairie. Écrite avec simplicité et une quasi candeur, cette autobiographie ne cache pas, parfois, les errements de Billy Graham, ses maladresses, ses faiblesses, ses échecs. Sa première prédication dans l'église baptiste de Botwick ? Elle tourne à la catastrophe. Le jeune Billy bafouille à toute vitesse le brouillon de quatre sermons, à la suite, sur une durée totale de huit minutes seulement, devant un auditoire incrédule (chapitre 3). Au fil des pages, écrites avec un style proche et vivant, Billy Graham n'hésite pas à formuler des regrets, notamment par rapport à sa tentation de la célébrité ou sa vie de famille négligée. On découvre aussi à quel point il a évolué dans son rapport à la politique. Dans le chapitre 28 de *Tel que je suis*, il rapporte aussi comment une réflexion, faite « sans réfléchir » aux médias à la suite d'un voyage à Moscou (URSS) en 1982, va le conduire à se faire détester par les fondamentalistes. Ces derniers attendaient en effet une rhétorique anti-communiste, quand Billy Graham préféra adopter un ton conciliant. Loin de ses diatribes enflammées des années 1950-60, le Billy Graham des années 1980 avait changé, plaidant pour la paix et le désarmement, non sans susciter une irritation profonde

au sein de l'administration Reagan. Il se distancie également de la Majorité Morale (*Moral Majority*) et des mobilisations politiques des évangéliques blancs de la droite chrétienne américaine, montrant sa capacité d'évolution et de remise en question. À contre-courant des évolutions du champ religieux et politique états-unien, il met en garde contre la politisation de l'Évangile.

Une même évolution est à noter sur le terrain œcuménique. Lui-même baptiste, issu d'une *Bible Belt* (surnom donné au Sud des États-Unis) teintée de séparatisme et de fondamentalisme, Billy Graham s'est plus tard ouvert à toutes les dénominations chrétiennes, jusqu'à l'Église catholique et l'Église orthodoxe de Russie, invitées à coopérer au nom de l'Évangile. Sur la question raciale, marquée, dans les années 1950-60 par le combat des droits civiques porté par le pasteur baptiste Martin Luther King Jr, il n'a pas été un moteur direct des combats pour la justice. Certains le lui ont reproché. Mais il a précocement refusé le *Jim Crow seating*, système qui réservait les meilleures places aux blancs lors des meetings, et n'a jamais cautionné les appels à la ségrégation, accueillant son coreligionnaire baptiste Martin Luther King Jr à ses côtés lors d'une croisade à New York, en 1957. Resté à l'écart, préservé des nombreux scandales sexuels qui ont touché certains télévangélistes des années 1980 et 1990, Billy Graham a par ailleurs fait amende honorable en matière d'implication familiale, regrettant explicitement de n'avoir longtemps pas su équilibrer son emploi du temps afin d'épauler suffisamment son épouse ou d'accompagner ses enfants. Dans *Tel que je suis*, l'auteur ne manque pas de rendre un hommage appuyé à Ruth Graham (1920-2007), femme de tête et de cœur qu'il épousa en 1943, et sans laquelle son ministère n'aurait jamais eu un tel rayonnement. Ce livre fleuve, évidemment, invite à réagir, à débattre, à mettre en perspective, tantôt pour appuyer, tantôt pour compléter ou encore pour critiquer. Cette longue tranche de vie, qui appartient à l'histoire du christianisme contemporain, n'est pas une relique intouchable ou un bréviaire d'exemples, mais une porte ouverte à la rencontre, où chacune et chacun apporte son regard et ses questions.

Avec toujours, au fil des pages, un fil directeur : l'attachement à la liberté de conversion et à la proclamation du kérygme, l'offre

Tel que je suis

de salut chrétien, ce que d'aucuns qualifieront de cœur de l'Évangile, la *Bonne Nouvelle* de la repentance et du «salut en Jésus-Christ». Plutôt qu'aux recettes des ingénieurs du chaos décrites par Giuliano da Empoli dans un ouvrage éclairant (2019), entre algorithmes et populisme, Billy Graham s'est voué, décennie après décennie, à la fabrique de l'espérance, par-delà les vicissitudes des temps et des modes. Il n'a cessé de souligner, à travers les dispositifs de ses campagnes et sa propre vie, la vulnérabilité de la condition humaine, loin des injonctions à la «réalité augmentée» ou des invitations à l'accumulation matérielle véhiculées aujourd'hui par les réseaux sociaux. Le récit de vie de Billy Graham nous éloigne des chemins qui nous transforment en «tel que je ne suis pas» et nous vantent les super profits du moment, préférant transmettre et raviver la plausibilité du message du cantique : «tel que je suis, sans rien à moi, sinon ton sang versé pour moi». Peut-être une manière, jusqu'à l'entrée du Troisième millénaire, de rester indémodable, justifiant amplement cette nouvelle édition de *Tel que je Suis*. Que l'éditeur en soit remercié !